

FRANÇOIS VICARI



# Itinéraire bis

IS EDITION

FRANÇOIS VICARI

Itinéraire  
**bis**

© 2013 – IS Edition  
Marseille Innovation. 37 rue Guibal  
13003 MARSEILLE  
[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités  
sur Facebook et Twitter :**

[www.facebook.com/isedition](http://www.facebook.com/isedition)

[www.twitter.com/IS\\_Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)

## Avertissement

Ce livre n'est qu'un modeste roman sorti tout droit des méandres de mon imagination.

Les lieux ou évènements dont il est ici question n'ont pas, à ma connaissance, d'existence réelle, qu'elle soit présente ou passée. Quant à l'avenir...

Dans le cas contraire, soyez persuadés que cela serait évidemment aussi involontaire que fortuit.

En ce qui concerne les personnages, il est possible que quelques proches m'aient inspiré. Qu'ils se rassurent, ils n'incarnent que des gens sympathiques !

## Remerciements

Merci à Marina, mon opératrice de saisie personnelle, d'avoir permis à mon manuscrit de se muer en « tapuscrit ». Sans elle, mes écrits seraient assurément restés tapis au fond d'un tiroir faute d'être présentables. Promis, je vais prendre des cours de calligraphie...

Merci aussi à Harald Bénoliel, mon éditeur, de faire confiance à son comité de lecture et de donner une chance à *Itinéraire bis*. J'espère qu'il ne le regrettera pas !

Et enfin merci à vous, chers lecteurs, d'accepter de partager un peu de mon monde au fil des pages de ce livre.

*À ma mère...*

*« Le sort étant sous le hasard, l'homme, ignorant l'auguste,  
doit vivre de façon qu'à son rêve, plus tard, la vérité  
s'ajuste. »*

Victor Hugo - « L'année terrible », juin 1871.



## Prologue

Depuis des semaines, dans ce quartier surplombant la ville et fort bien nommé la « Baie des Milliardaires », l'homme surveillait les allées et venues des résidents.

Il s'intéressait plus particulièrement à celles de l'occupant de cette superbe maison de près de trois cents mètres carrés, bâtie plein sud dans le plus pur style californien.

Sous la toiture plate typique, de grandes baies vitrées mangeaient la façade du premier étage sur toute sa longueur. Elles donnaient accès à l'inévitable balcon qui faisait le tour complet de la maison, offrant ainsi une vue panoramique sur les collines environnantes à trois cent soixante degrés.

Au rez-de-chaussée, hormis les grandes fenêtres, on remarquait la porte d'entrée ciselée, à doubles battants en bois précieux. Pour accéder au perron où trônait une fontaine à tête de lion, il fallait emprunter l'un des deux escaliers majestueux, aux marches taillées dans le marbre blanc et sécurisées par des balustres.

Derrière le bâtiment, à l'abri des regards, le reste des trois mille cinq cents mètres de terrain sans aucun vis-à-vis, où se trouvaient le cours de tennis et la piscine chauffée.

De hauts murs cernaient l'habitation de luxe. Le portail immense, opacifié par de grandes plaques métalliques gravées aux armes de la famille, était encadré de gros piliers en pierres taillées. Sur chacun d'eux, des caméras.

L'entrée s'ouvrait sur le jardin paysager complanté d'essences diverses : oliviers centenaires, cèdres bleus géants, bosquets de pins, chênes, palmiers. De magnifiques massifs de fleurs habilement dispersés égayaient la pelouse d'un vert à faire pâlir d'envie le jardinier lambda.

Le propriétaire des lieux, Aristide Wassingue, était avocat.

Maître Wassingue avait passé dix ans de sa vie à défendre la veuve et l'orphelin. Il avait gagné tant de procès qu'il était considéré par tous comme un ténor du barreau dans ce domaine.

Cependant, cette reconnaissance acquise, il avait décidé de se tourner vers d'autres affaires, plus lucratives.

Il s'était alors fait embaucher comme simple conseiller juridique dans de grandes sociétés, aux activités diverses. Après avoir fourbi ses armes dans le domaine des affaires, puis de la finance, et prouvé qu'il était meilleur que certains de ses confrères pourtant réputés, il avait été associé à un grand cabinet ayant pignon sur rue.

Depuis, il défendait aussi bien les droits des municipalités et des politiques de tous bords que ceux

des patrons de grandes entreprises, notamment du bâtiment.

Mais son statut actuel, il le devait à la mise en application, en l'an deux mille, de la loi SRU.

Ce texte – relatif à la solidarité et au renouvellement urbain – oblige désormais les communes à construire un nombre minimum de logements sociaux sur leur territoire, en fonction de l'évolution de leur population.

Certains édiles jusque-là oisifs dans ce domaine avaient subitement été pris d'une frénésie de démolitions et reconstructions, sous couvert de l'utilité publique, dans le cadre de la Résorption de l'Habitat Insalubre. Ce d'autant plus que dans ce contexte, l'État, via les conseils généraux et régionaux, subventionnait très généreusement le coût des travaux.

Conformément à la loi, les élus lançaient les appels d'offres et les sociétés intéressées y répondaient. Mais certaines d'entre elles, avides d'obtenir ces gros chantiers payés rubis sur l'ongle, n'hésitaient pas à graisser la patte des décideurs.

L'avocat servait alors d'intermédiaire, revêtant ainsi un costume de « mule ». Au cours de ces transactions officieuses, il se voyait remettre – outre une mallette contenant le pot-de-vin – une enveloppe : la contrepartie de son investissement personnel.

Aujourd'hui, à cinquante ans, l'avocat avait rejoint le cercle de ses nouveaux clients : les nantis.

En cette fin du mois de mai, il avait décidé de remercier ses généreux mécènes en les conviant à un déjeuner.

\*\*\*\*\*

L'inconnu était sur le point de pénétrer dans la propriété.

Hier soir, il avait incidemment appris – de la bouche même du propriétaire qui hurlait au téléphone – que le système de vidéosurveillance était hors service. Tout riche et avocat qu'il était, Wassingue n'avait pu obtenir de la société de maintenance qu'elle intervienne avant trois jours.

L'homme pensait que c'était le bon moment pour agir. Le personnel vaquait à ses occupations, surchargé de travail après le fastueux repas que les maîtres de céans venaient de donner.

Par chance, la porte d'entrée et le portail, d'habitude clos, étaient restés ouverts : d'autres visiteurs devaient être attendus.

L'homme entendait des rires en écho au bruit de plongeurs. Les grands pontes de cette ville s'étaient repliés vers la piscine.

Sans plus réfléchir, il avança dans l'allée pavée, slalomant entre les voitures de luxe qui y étaient garées. Il parvint rapidement jusqu'au perron.

Il avait pris soin de revêtir une tenue discrète, passe-partout, mais en accord avec le quartier : pantalon léger, polo de marque, pull jeté sur les épaules, chaussures de ville. S'il se faisait remarquer, il pourrait toujours prétendre chercher la maison d'un des notables de la ville.

Il tira la moustiquaire, qui tourna sur ses gonds sans un bruit. La porte qui l'intéressait se trouvait immédiatement à sa gauche.

Elle s'ouvrit sans résistance. Il se hâta de la refermer sur lui et se dirigea vers le bureau en acajou qui trônait au milieu de la pièce.

Ce qu'il cherchait était là, négligemment posé sur le sous-main.

Il tendit l'oreille. Rien. Parfait.

Sans plus attendre, il s'empara de la mallette et rebroussa chemin vers la porte. Il l'entrebâilla juste assez pour y passer la tête. La voie était libre.

L'intrus rejoignit rapidement sa voiture, jeta le fruit de son larcin dans le coffre, puis se mit au volant.

Après un démarrage discret, au premier croisement, il accéléra. Son intrusion n'avait pas duré plus de dix minutes.

# Chapitre 1

Allongé là, près de ma voiture, je me sens bien. Une chaleur douce m'envahit.

Le soleil réchauffe l'atmosphère, et bien qu'il soit à son zénith à cette heure, il ne brûle pas.

Mon déjeuner m'attend dans la glacière posée sur le siège avant, mais je n'ai pas faim. L'usine et sa discipline quasi militaire ont eu raison de ma patience.

Pour la peine, aujourd'hui, ils se passeront de moi.  
Et puis, ils s'en sont encore pris à ma voiture...

Un rayon de soleil vient se refléter sur l'un de ses chromes. C'est que j'en ai eu, du mal, à la rendre présentable !

Il faut dire que la demoiselle est quasi quadragénaire et que ses derniers propriétaires lui ont, pour le moins, manqué de respect.

C'est ainsi que je l'ai vue passer, en quelques mois, du blanc au jaune, puis du vert au rouge. Peinte à la bombe ou au pinceau...

Certains l'ont privée de ses chromes ; d'autres ont voulu modifier sa ligne, pourtant d'une esthétique irréprochable. D'autres encore ont osé changer jusqu'à son nom, lui collant un « GT » bien inutile...

Lorsque je suis rentré un soir à son volant, Églantine, ma femme, n'en a pas cru ses yeux :

— Mais c'est pas vrai ! T'as pas acheté ce tas de ferraille ! Qu'est-ce que tu vas en faire ? Et on va la mettre où ? Et...

— Et quoi ? Je peux encore me faire plaisir, non ? C'est une voiture de collection que j'ai eue pour un prix plus que raisonnable. Le moteur tourne comme une horloge ! C'est une Ford Mustang, pour ta gouverne. Elle est plus vieille que toi. Et rare. Prends ça comme un investissement !

— Ça pourrait être une Rolls que ça ne changerait rien. Mais je veux bien te croire : il va falloir investir, pour la restaurer !

Églantine se trompait. Je n'ai que très peu dépensé pour rendre à cette beauté une partie de sa jeunesse. J'y ai mis le temps, mais j'ai trouvé les pièces nécessaires. Vive le progrès ! Sur la Toile, on trouve tout ce dont on peut avoir besoin, pour peu qu'on soit patient et que l'on se donne le temps de chercher minutieusement.

C'est ainsi que j'ai mis la main sur les pare-chocs, les baguettes de portières, les joints d'étanchéité des vitres

et la sellerie d'origine. Puis, j'ai changé ses tapis, usés jusqu'à la corde.

Enfin, j'ai redessiné sa silhouette : ponçage, rebouchage, ponçage, apprêt, peinture, vernis, lustrage. Elle était de nouveau d'un rouge pimpant et je lui ai aussi rendu son *hard-top* originel, en vinyle noir.

Seule concession, minime, à son état d'origine : je l'ai parée de jantes sport pour lui donner un petit air agressif qu'elle n'a pas normalement.

À mes yeux, les jantes sont comme une paire de talons aiguilles aux pieds d'une femme : ça attire l'œil et on remonte doucement pour admirer la carrosserie...

Aujourd'hui, ma voiture a « de la gueule », comme on dit. Et j'en suis fier.



## Chapitre 2

Soulagé de m'octroyer le droit de faire l'école buissonnière, je me demande cependant ce que je vais pouvoir faire du reste de ma journée.

Rentrer à la maison est hors de question : Églantine voudra savoir pourquoi j'ai décidé de revenir au beau milieu de la journée, et il me faudra trouver une excuse qui, de toute façon, ne la convaincra pas. Le ton montera entre nous, comme à l'accoutumée, et ce bel après-midi sera gâché.

À ce rythme-là, autant rejoindre les autres à l'usine...

Je dresse mentalement la liste de mes amis susceptibles d'être disponibles à cette heure.

Le premier qui me vient immédiatement à l'esprit est Patrick. Pas de doute : lui, il aura le temps.

Je décide de garer ma voiture quelque part à l'ombre et de profiter du beau temps pour marcher un peu.

\*\*\*\*\*

Patrick Bouzier est chômeur. Ex-éboueur au nom pourtant prédestiné, il traîne aujourd'hui son grand corps mollasson dans les quartiers huppés de la ville, à la recherche d'objets aussi divers que variés.

Le samedi, il essaie de vendre ses trésors au « Marché du Soleil », place fort mal nommée puisque située sous le vieux pont de chemin de fer, tout au bout de la zone industrielle aux trois-quarts désertée où les rayons de l'astre du jour eux-mêmes ne s'aventurent jamais...

Je ne suis pas très loin de son secteur de prédilection. Effectivement, quinze minutes plus tard, je n'ai aucun mal à le trouver, immergé dans une poubelle.

— Salut, Pat !

— Oh ! Tiens, salut Riri ! me répond-il essoufflé.

Le surnom dont il m'affuble me rappelle que, si lui est tombé bien bas, je flirtais pour ma part à une époque pas si ancienne, et parfois dangereusement, avec une célèbre marque d'apéritif anisé...

— Quoi de neuf, vieux ?

— Rien. Comme d'habitude, je fouille, je cherche... Mais c'est de plus en plus dur : avec cette crise, même les poubelles sont vides !

— Tu pourrais faire une pause pour qu'on se désaltère quelque part ?

— Tu bosses pas aujourd'hui ?

— Euh, non. RTT.

— Et tu crois que moi, j'ai le temps de prendre des RTT ? J'avoue que c'est pas l'envie qui manque, mais si je

veux finir le mois, j'ai intérêt à dénicher quelque chose d'intéressant avant ce soir ! Et là, c'est plutôt mal parti... Tu trouveras bien quelqu'un pour t'accompagner, je te fais confiance ! Allez, zou, j'y retourne ! À la revoyure...

J'allais tenter de le convaincre, mais il a déjà complètement replongé dans sa poubelle. Tant pis. Je le laisse à sa quête. De toute façon, en y réfléchissant, je n'ai pas envie de boire quoi que ce soit. Autant trouver quelque chose de plus constructif à faire pour occuper ma journée.

Alors que je remets mon cerveau en route pour visualiser un autre de mes amis qui pourrait se libérer, l'image de ma mère m'apparaît.

Je me rends compte que plusieurs semaines se sont écoulées depuis ma dernière visite.

**FIN DE L'EXTRAIT**